



d'orientation, le peu d'affinités de "saint Jacques le matamore" avec les Rebeus, les difficultés et les chagrins, il apprendra la lecture et trouvera un remède à sa dyslexie et une famille de substitution. Allah ou Akbar et Dieu Merci !

Donc, après s'être délesté de bien des fardeaux et préjugés inutiles, l'insolite *road movie* pédestre arrivera à son terme. L'aventure commune y aura pris une plus grande part que la religion et c'est

sans niaiserie que les bons sentiments y triomphent relativement des mauvais.

L'auteur de *Chaos* a encore eu la main heureuse. N'en déplaise aux grincheux, son conte drolatique brode, de séquences oniriques en variations païennes, de paysages aux beautés sublimes ou agrestes en impertinences désopilantes dont les racistes font souvent les frais, une chronique irrésistible dans l'air du temps. ◀

député barbouze Lemarchand (Jean-Marie Winling), d'anciens de l'OAS et de la collaboration, et de vulgaires truands (Le Ny, Bouche-seiche, Dubail, Palisse, Souchon et Lopez qui seront plus tard les six inculpés de l'Affaire). Derrière eux se profilent des pouvoirs occultes et hétéroclites : agents du SDEC (Service de documentation extérieure et de contre-espionnage) et des services spéciaux rattachés au ministre Roger Frey, policiers marocains sous la conduite de l'inquietant Chtouki (Azize Kabouche) et, à l'occasion, honorable correspondant de la CIA.

Pour tout ce beau monde, Ben Barka est l'homme à abattre et Figon, l'appât de choix pour l'attirer dans leurs filets. Le traquenard a été si bien monté que, même perpétré au cœur de Saint-Germain-des-Prés, l'événement faillit passer inaperçu et ne pas laisser de traces. Ben Barka, arrivé ponctuellement sur les lieux, est prié derechef de modifier son emploi du temps, sans pouvoir rejoindre ses commensaux, pour suivre quelques gros bras à la mine patibulaire qui arbovent des cartes très officielles de la police française. Il s'exécute sans tergiverser. Il est un homme très sollicité : par De Gaulle, toujours soucieux de ménager ses relations avec les non-alignés et qui doit le recevoir incessamment, par les envoyés d'Hassan II qui négocient son éventuel retour au Maroc et un renversement des alliances pour dissiper les menaces que font peser, sur le royaume chérifien, les ambitions du très puissant ministre de l'Intérieur, le général Oufkir.

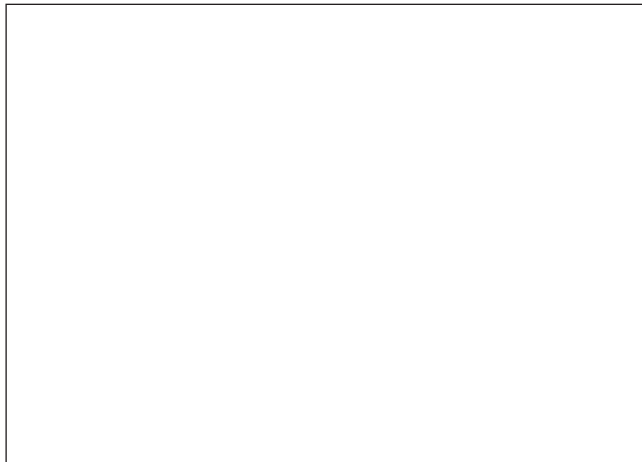
## J'ai vu tuer Ben Barka

Film français de Serge Le Péron

► C'est Georges Figon (Charles Berling), un aventurier mythomane, sans argent ni scrupules, qui a organisé le rendez-vous et doit piloter le projet. Profitant du passage à Paris de Mehdi Ben Barka (Simon Abkarian), l'opposant marocain et leader du Tiers-Monde, il s'agit de contractualiser la réalisation d'un documentaire sur la décolonisation. Ben Barka en sera le conseiller historique et le film sera projeté en ouverture de la Tricontinentale de La Havane (conférence qui réunit les États ayant récemment accédé à

l'Indépendance et les mouvements de libération du monde entier).

Figon a un bon carnet d'adresses et, par l'entremise de sa maîtresse, la comédienne Anne-Marie Coffinet (Fabienne Babe), ne manque pas d'amitiés "rive gauche". Ainsi, en ce jour froid d'octobre 1965, il a réuni chez Lip le journaliste Philippe Bernier (Mathieu Amalric), le cinéaste Georges Franju (Jean-Pierre Léaud) et la romancière Marguerite Duras (Josiane Balasko, divine surprise !). Hélas, il est aussi manipulé par une trouble coalition de politiciens véreux, dont le



De quoi atténuer sa méfiance. Et il se laisse donc conduire dans une villa de Fontenay-le-Vicomte, en banlieue, dont il ne ressortira pas vivant. Les rares témoins, Figon et Azzémouri (Brahim Aït El-Kadi), un étudiant marocain, disparaîtront à leur tour dans des assassinats maquillés en suicides. Les commanditaires présumés succomberont à des morts violentes. Les comparses comparaitront devant un simulacre de tribunal, en attendant une révision du procès à la lumière de la levée des "secrets défense". Quand on

pourra enfin y accéder, des deux côtés de la Méditerranée, ils se révéleront désespérément vides. Le ménage avait été fait.

À plus d'un titre, la réalisation de ce film était une gageure. D'autant que Serge Le Péron et son collaborateur Saïd Smili ont opté pour une fiction vraisemblable avec toutes les rigueurs d'un documentaire. L'honnêteté et la sobriété de l'ensemble sont tout à fait dignes d'estime et, dans ses meilleurs moments, la démarche rappelle certaines reconstitutions de Francesco Rosi. ◀

## Le petit lieutenant

Film français de Xavier Beauvois

▶ Bien classé à sa sortie de l'École de police, Antoine Derouère (Jalil Lespert, impeccable bon garçon), enfant du Nord, choisit l'éloignement des siens et les perspectives d'une carrière pépère, pour rejoindre, à Paris, le groupe "crim", à la deuxième division de la police judiciaire. Il pense qu'il pourra plus

rapidement assurer son avenir. Sa nature avenante et son enthousiasme de débutant l'intègrent, à l'aise, dans une petite équipe soudée, quelles que soient les différences de personnalités, autour de Caroline Vaudière. Une femme flic qui force le respect, malgré ou à cause d'un passé dont elle n'a pas

effacé toutes les fêlures. Nathalie Baye, plus sensible que jamais, rend perceptible cette empreinte, peut-être indélébile, des échecs et des drames familiaux qui l'ont poussée, un temps, à sombrer dans l'alcoolisme.

Au premier abord, on pourrait penser que cette investigation dans l'univers policier, affaires courantes et tracas intimes, se différencie assez peu des multiples séries dont les chaînes de télé sont prodigues. Même équipe contrastée, allant du presque héros au presque salaud (actes de bravoure et invectives racistes), bon copain irréprochable qui commettra la gaffe (ou la bavure) irréparable (Antoine Chappay, toujours surprenant sans jamais tomber dans le superflu), Maghrébin méritant, fournissant le quota d'assimilé (Roschdy Zem en Solo, toujours capable par sa force de persuasion et son discours décomplexé, d'échapper au rôle d'alibi), grand patron, élégant, racé, blanchi sous le harnois et magnanime (Jacques Perrin, modèle du genre). Quant à ceux d'en face, les crapules à mettre hors d'état de nuire, les complices et les victimes, presque tous recrutés dans la proximité de l'action et du tournage, ils confèrent à l'ensemble un réalisme confondant. D'où vient alors cette impression d'un film neuf, fouillé et qui tombe à pic ? Question toute factuelle d'abord de durée et de moyens pour la précision du reportage et de l'enquête. On n'est pas dans la précipitation, le sensationnalisme bâclé et le cumul à peu de frais qu'exige l'épisode de 52 minutes d'un polar